

Lieutenant Feibert de la 1^{ère} compagnie
du 99^{ème} R.I.A. et

(Monsieur le colonel Sacaze comman-
dant le 99^{ème} R.I.A.)

Rapport sur l'activité de
la 4^{ème} section de la 1^{ère} C^{ie} durant
les combats sur le Chemin des
Dames et sur l'Alsace

Perdus dans les plaines humides du Jura, éparpillés dans les villages minuscules de cette région, les éléments de la 28^e D.I. se reposent des fatigues et des souffrances du dur hiver.

Tous sommes, comme nos camarades, perdus dans un village tout petit. Paix des champs, calme reposant. La quiétude du lieu nous fait oublier la guerre, et nous n'y songions plus quand, au matin du ~~10~~ 10 mai, comme une bombe éclate la terrible nouvelle. L'attaque tout attendue, si souvent différée vient d'être déclanchée.

Ses permissionnaires sont rappelés, et quand la division à son compte et hommes elle quitte le 15 mai son quiet refuge et monte quelque part vers le fort renforcé les camarades qui, depuis 5 jours, mènent de durs combats en Belgique. Embarkement classique, voyage sans histoire au cours duquel ça et là une gare éventrée, quelques maisons détruites, des endormis le long de la voie nous montrent les premières images d'une guerre que nous ne connaissons pas encore.

Après une courte halte à Soissons au cours de laquelle nous apprenons l'invasion du Nord de la France, le train qui nous emmène déverse à Cury Salvoque le trop plein de ses wagons. Sous la protection de quelques avions de chasse, qui, très bas, passent d'un air pressé, le premier bataillon du 99 descend, se range, et s'en va, compagnie par compagnie repousser le long de l'Aisne, les emplacements qui lui ont été désignés.

C'est nous 4^e section de la 1^{ère} Compagnie échoués la garde des deux ponts qui surmontent devant Taillly l'Aisne et son canal latéral. Journées et nuits périlleuses

17
au cours desquelles notre rôle ne consiste qu'à canaliser et
renseigner le flot lamentable des réfugiés qui fuient
l'armée allemande. Spectacle désolant qui apitroie les
hommes et leur sème au cœur le désir d'arrêter l'envahis-
sement cause de cet exode.

Le 18, l'ennemi ne se décidant pas à paraître
le premier bataillon se porte en avant, traverse ~~le~~ Ostel et
s'installe dans le bois qui courbe le ravin. Et voici en avant
de nous le Chemin des Dames. Deux fameux que han-
dent encore la mémoire de tant de héros et le ~~souff~~ sou-
venir de tant de gloire et de tant de souffrances. Tout
chacun de nous les noms qui peuplent la carte parlent du
passé. C'est ici qu'est resté mon père six mois durant,
c'est là qu'est mort mon beau-père, là encore que
reposent les deux oncles d'un de mes hommes et là aus-
si que notre commandant, jeune lieutenant enne-
mait sa compagnie au combat.

Cette fois encore il faut boucher ici la trouée
qui mène à Paris. Sa route est libre car rien
n'a été fait. Le plateau sur lequel court le Che-
min et sous lequel l'Arlette s'enfonce en un tun-
nel n'est pas barré et les blindés trouveraient ici
une ~~chemin~~ ^{voie} facile. A la hâte il faut allou-
ger perpendiculairement à la route un fossé anti-
Char.

En crépuscule malgré la fatigue des hom-
mes qui n'ont presque pas dormi depuis trois
nuits, le travail commence et se poursuit jusqu'au
lever du soleil. Durant la journée, repos sous de
pittoresques tentes que les hommes, rapidement

ont fait pousser sous les arbres. La nuit du 19 nous renvoie au même travail.

Le lendemain une auto blindée allemande, la première, se présente devant la ferme Malval. Le groupe de la 3^e Compagnie qui s'y trouve connaît le premier le feu et est mis à mal. La route libre, l'arant-garde ennemie pousse jusqu'à Braze en Saonnois. Nos canons stoppent les premiers véhicules et toute la colonne, remontant la route va se perdre dans le petit bois qui s'étale en avant de la ferme. Ce dangereux voisinage est, pour nos travailleurs une bien grosse menace! Aussi sommes-nous chargés de protéger ceux qui, cette nuit encore vont creuser pour achever la tâche commencée et parfaire l'ouvrage. Pendant que la section veille le capitaine Gonot emmenant avec lui le Sgt Moque et son s'en va jusqu'au bois dans lequel toute la nuit les véhicules ~~se~~ arrivent.

Le 21 mai la section quitte ses emplacements, se porte au sommet du ravin d'Orstel et occupe en lisière du bois la position que tenait le corps franc appelé en renfort en un point critique, au lieu de jonction des premiers et deuxième bataillon. Remplaçant le corps franc nous effectuons quelques missions faciles toutes menées à bien ^{par} nous.

L'ennemi, qui cherche le point faible, exécute de-ci et de-là reconnaissances et coups de main. La troisième compagnie quelques fois accrochée nous voit venir à son aide. Mais chaque fois l'ennemi se retire et nous n'avons pas à combattre. Quelques alertes nous tirent de nos abris en pleine nuit, par un temps épouvantable, mais après quelques stations sous de violentes averse, nous ren-

trous, sans intervenir, la 2^{ème} Compagnie ayant pu rétablir seule, la situation.

Enfin le Corps Franc ayant pu être libéré, la 4^{ème} section lui laisse sa place et s'en va relever le soir à Elheues la 2^{ème} section de la 2^{ème} compagnie qui occupe un point d'appui au N-E du carrefour des routes qui vont de Orléans à Praye-en-Saonnais et du Chemin des Jamet à Soupit. Ce point d'appui niché à la fourche des routes se cache dans un taillis d'accacias. Complètement fermé et entouré de barbes, les il présente des abris sommaires et des emplacements de combat qu'un boyau soigné essaie de relier. Le sol en pente, caillouteux et sillonné de racines ne permet pas une grande vitesse dans l'exécution des travaux et le boyau de communication qui constitue notre première tâche n'avance guère. Ses hommes apportent - pourtant à ces travaux tout leur cœur et hâtent sans rechigner car ils ont compris l'importance de l'œuvre à accomplir. Ses repos et les pauses sont occupés à fumer de ci, de là et c'est ainsi que nous découvrons sous un mamelon de la bordure Est une grotte dans laquelle on accède par une ouverture étroite à l'aide d'escaliers aménagés durant l'autre guerre. Cette cavité tout entière creusée dans le rocher et dont la voûte doit bien avoir trois ou quatre mètres d'épaisseur constitue un abri de repos excellent. Elle est immédiatement débarrassée des blocs qui l'encombrent, l'escalier qui y conduit est refait. Les deux mineurs de la section, empruntant des fougères au hangar

partiellement démolie qui se trouve de l'autre côté de la route et peut justrament la voir. Et même hangar, plein à craquer de blé non battu nous fournit des herbes en abondance, plus qu'il n'en faut ~~à~~ à un soldat pour faire un lit parfait en tout point.

Le dispositif adopté est celui de la 3^{ème} compagnie légèrement modifié. Face à l'est, en direction de l'ennemi deux groupes protègent le point d'appui. L'un d'eux est installé sur la croupe qui dissimule la grotte-abri et bat le terrain qui, au-delà des barbelés présente une étendue caillouteuse, pleine de vastes excavations datant de l'autre guerre et dans lesquelles de grandes broussailles bouchent la vue. Nous n'avons un champ de tir acceptable que dans les quelques mètres qui suivent le barbelé. Le reste n'est battable qu'au mortier et au V.B. L'autre groupe a son fusil-mitrailleur installé dans une touffe de sureaux en bordure de la route de Bray-en-Laonnois et, enfilant cette route sur une grande longueur en interdisant pratiquement l'accès. Les volontaires de ce groupe répartis le long de cette route face au sud surveillent le hangar et les buissons qui lui font suite et dans lesquels des éléments ayant progressé dans les bois pourraient se cacher. Au Nord les deux mitrailleuses du groupe de la C.A. qui renforce le dispositif flanquent le fossé anti-Char et ont un bon champ de tir constitué par une étendue de blé relativement plat et facile à battre. Au Nord aussi et contre la route qui mène au chemin des Dames un poste d'observation placé au point le plus

élévé permet de surveiller le Chemin des Dames et le bois situé en avant de la ferme Malval et dans lequel des Allemands se montrent fréquemment.

Les volontaires des ~~premier~~ groupes vont occuper chaque nuit ^{à tour de rôle} un emplacement que j'ai fait creuser à l'extrémité sud du fossé anti-chars et qui permet de le surveiller et d'en interdire l'accès la nuit à une patrouille ennemie. J'étais d'ailleurs dans mes intentions d'y installer en permanence le premier groupe car le champ de lit est meilleur et les possibilités de défense bien supérieures. Je comptais profiter de l'excellent abri qu'offrait un blockhaus datant de l'autre guerre et en grande partie conservé. Les événements ne m'en ont pas laissé le temps. En attendant, pour ne pas donner l'éveil et garder le secret le poste de surveillance est évacué à la fin de la nuit.

Quant au troisième groupe il occupe un poste avancé à 250 mètres environ à l'est, de part et d'autre d'un petit sentier qui, quittant la route de Bray, s'en va, le long du coteau, se perdre dans les prés en direction de la ferme Malval. L'emplacement a été choisi en plein accord avec le capitaine Gonot en avant de celui adopté par la troisième compagnie et qui n'était qu'un emplacement provisoire, plus près du point d'appui, mais sans champ de lit et sans murs. Les travaux ont été poussés activement et les emplacements de lit sont terminés. Ils sont même reliés par deux boyaux situés de part et d'autre du sentier. Au Nord

et à l'est un réseau simple de barbelés protège le dispositif. Au sud le terrain très en pente et très brouillard est difficilement praticable. D'autre part un groupe de la première section le flanque et le protège de ce côté. Ce groupe avance d comme mission d'arrêter toute patrouille ennemie, mais il est entendu qu'en cas d'attaque sérieuse il doit alerter le point d'appui et se replier rapidement. Le chemin de repli étudié, longe le sentier, utilisant un terrain en contre-bas, semé de broussailles et le long duquel s'ouvrent de nombreuses grottes. En raison de la tension d'esprit éprouvée par le quel au poste avancé les groupes changent d'emplacement chaque jour, passant à tout de rôle au poste avancé et au poste anti-chat.

Dans ce cadre champêtre tout imprégné d'un calme qui contraste avec l'agitation des derniers jours de mai, les premiers jours de juin sont absolument tranquilles et permettent de poursuivre les travaux commencés. Les beaux jours sont revenus, la chaleur se fait forte, il fait bon vivre.

Le 4 juin dans l'après midi, à la demande du bataillon une patrouille est poussée en avant des lignes en direction de l'ennemi. Constitué par le 12^{ème} groupe et placée sous les ordres du sergent-chef. Gillel elle s'en va jusqu'aux abords de Braye en Laon-Ais mais elle ne peut trouver aucun indice d'agitation ennemie et ne peut rapporter aucun renseignement susceptible d'être retenu. Cependant d'autres informations venues d'ailleurs laissent présager une

opération prochaine.

En effet le 5 juin, avant le lever du jour l'ennemi déclanche sur le point d'appui un violent tir d'artillerie Réveillé par les quetteurs toute la section se tient prête et dès que le barrage est levé les emplacements de combat sont rapidement occupés. Malheureusement le groupe de mitrailleuses qui couchait dans des abris de repos à proximité des pièces a été mis à mal par le barrage. Un obus est tombé sur une pièce et le sergent - chef Goyal qui commande le groupe a eu ainsi qu'un de ses hommes un mollet broyé par un éclat. Un servant est atteint d'un éclat en pleine poitrine, un autre a la jambe coupée et ils ne tarderont pas à succomber à leurs blessures. Tandis que les cinq survivants remettant les pièces en batterie ouvrent le feu, ils sont pris à parti par l'ennemi qui profitant du couvert s'est infiltré jusqu'au fossé anti - chat. Un des servants atteint d'une balle au front est tué sur le coup. Les quatre autres après une résistance ^{qui se prolonge} quelque temps encore, ne pouvant continuer le tir dans des conditions favorables se replient auprès du sergent - chef Giller en emmenant le matériel et toutes les munitions, et sous ses ordres continueront à remplir efficacement leur mission, interdisant à l'ennemi tout débouché au - delà du fossé anti - chat. Je ne possède malheureusement que le nom d'un de ces héros : l'alpin Glazet. J'estime que leur résistance et leur acharnement au combat mérite une récompense, d'autant

9

plus qu'ils ont à quatre, après deux jours de combats acharnés, emmenés, lors du repli, tout leur matériel.

Pendant ce temps le onzième groupe qui occupait le poste avancé a été lui aussi soumis au barrage. Avant nous il a vu venir la vague d'assaut. Après une courte résistance, comprenant qu'il s'agit d'une forte attaque il s'est replié rapidement devant la grosse poussée ennemie. A la hâte, en courant, les hommes ont emprunté l'itinéraire reconnu et se sont jetés dans la chicane poursuivis par les Allemands. Rassemblés dans la grotte ils se regroupent, et, les arrivées terminées se les compte. Il en manque cinq, ce qui réduit le groupe à sept hommes. Vers dix heures, c'est à dire plus de cinq heures après le début du combat, Lanyos et Paris parviennent à se faufiler au milieu des Allemands et rejoignent leurs camarades. Ne se repliant pas assez vite, ils se sont laissés distancer par l'ennemi et ont dû, pour se distimuler, se jeter dans une grotte qui borde le sentier. Ils n'y restent pas tranquilles longtemps car, presque immédiatement, un Allemand arrive, et après avoir jeté dans la grotte deux grenades, il y installe un matériel de radio qu'il vient chercher peu de temps après. La situation se prolongeant Lanyos décide de partir, et, emmenant Paris il essaye de progresser dans notre direction. Dès le départ ils se heurtent au télégraphiste allemand que Lanyos abat

presque à bout portant. Progressant par bonds ils parviennent à la ~~S~~ichicane et regagnent la position, salués par de nombreux coups de feu. Paris seul rapporte de ses péripéties une égratignure à un doigt qui lui a été faite par une balle. Mais le sergent Sublet Garity et les Alpains Fournier et Slavick ne répondent pas et je ne saurais qu'après la guerre que Sublet et Fournier ont été tués sans que je puisse connaître les circonstances de leur mort. Slavick qui Slavick était fait prisonnier.

Surant les hommes du onzième groupe l'ennemi est arrivé au contact et le combat commence. Les tir de F.M et de fusils stoppent la première vague et le peu d'obus V.B possédés, bien envoyés par Biron déloge des entonnoirs proches du barbelé les éléments d'avant garde qui s'y sont installés. Malheureusement l'insuffisance de munition ne permettra pas de continuer longtemps ce tir et comme ces trous sont hors de portée des grenades à main les Allemands pourront y installer des "mines" qui causeront à la section de grosses pertes.

Une deuxième vague arrive. Les échanges de rafales d'armes automatiques se font violents. L'ennemi progressant dans le couloir situé au sud de la route de Braye en Saonnais parvient jusqu'au hangar. Le F.M. du douzième groupe qui bat la route doit changer de mission et, tirant sur les abords du hangar il en interdi-

11

Le passage à l'ennemi. Le tirant Orlolant Ca-
mille fut à parti par les Allemands embusqués
dans les taillis reçut de bonne heure une balle à l'é-
paule et regagne la grotte pour s'y faire panser.
Le pourvoyeur Fabre prend le F.M. et avec le caporal-
chef Dupéron qui commande le groupe remplit
la mission jusqu'au repli. Au début leurs efforts
ne peuvent empêcher l'ennemi de parvenir sous pieds
d'eux, si près qu'une grenade à main tombe à
leurs côtés, grenade que Fabre à la présence d'esprit de
rester avant qu'elle n'éclate. Mais ils tirent sans
se laisser intimider, réussissent à débayer le hau-
gat et, durant les deux jours du combat l'en-
nemi ne pourra déboucher de ce côté.

Sur la crête, au-dessus de l'abri, le
dixième groupe est aux prises avec le gros de la
vague d'assaut qui occupe le terrain bouleversé si-
tué en avant et qui, chose plus grave a pu
prendre pied dans le fossé anti-chars et là, à pro-
ximité du barbelé essaye de forcer la position. Fa-
che, le tirant du groupe fait des prodiges, tirant
tantôt à l'est, tantôt au nord, s'exposant constamment,
mais réussissant à contenir l'ennemi. Là aussi les
pertes commencent et sont dures. Fastourelle qui
occupe un trou au-dessus du F.M., la gorge traver-
sée par une balle doit être étendue dans un tail-
lis, puis emmené dans la grotte. Le sergent
Moyné est blessé au moment où, perché hors de
son trou, il n'exposait la situation. Atteint d'é-
clats de "miney" au genou et à au bras il doit

120

regagner l'abri pour s'y faire panser. Duclou, atteint d'éclats au bras, doit quitter son poste. Le caporal Francouy qui a pris le commandement du groupe se voit dans l'obligation d'être tué par un obus de mortier et il est tué sur le coup. Le caporal V B Block, peu de temps après a l'épaule ouverte par un éclat de "minen". Jules Montoy est tué lui aussi par Minen tandis que le chargeur Raymond a la jambe et le bras criblés d'éclats. Il va se faire panser, mais peu de temps ^{après} il revient à sa place en se hâtant, reprend son fusil et continue la lutte effectuant même malgré ses souffrances le ravitaillement de son tirant ^{après} des pourvoyeurs blessés. Dubégal reçoit un éclat dans la tête, mais il se fait panser lui-même dans son trou et jusqu'au soir il continuera le combat. Moyné qui a été soigné reprend sa place et commande son groupe durant toute la journée n'abandonnant son poste qu'à la nuit, l'état de son bras et de sa jambe ne lui permettant plus aucun mouvement.

J'aurais dû envoyer dès le début du combat Fou et Bévy, en un lieu menacé. Il ne reste donc plus pour défendre ce point le plus important du tout à l'appui qu'un valise Gache, miraculeusement épargné durant toute la journée, couvert de la terre qu'on jette sur ^{lui} les rafales de deux armes automatiques qui sans arrêt tirent sur lui sans pouvoir l'atteindre car sa position bien entendue le met hors d'atteinte, et trois blessés: le sergent

Moyne, Paymont et Aubrigat qui continuent le combat malgré leurs plaies. En deux heures le dixième groupe qui comptait onze hommes a eu deux tués et six blessés. Mais ceux qui restent se battent avec un tel cœur que ce manque d'effectif ne se fait guère sentir.

L'ennemi ainsi stoppé à l'Est et au Sud s'est infiltré dans les bois qui couvrent le terrain au Sud de la route de Braze-en-Saonnais. Ses éléments de tête, traversant la route de Soupir continuent leur progression en direction de l'Ouest. Soul qui j'ai envoyé immédiatement en ce point descent au fusil trois assaillants mais ne peut empêcher les autres de poursuivre leur chemin. Le onzième groupe enfin récupéré et réorganisé je peux l'envoyer en ce point. Soul en plus le F.M. et tout en tirant il assure le commandement du groupe privé de sergent et de caporal. Grâce à son arme automatique il interdira désormais le passage du carrefour. Cependant une fraction importante a pu passer et a disparu derrière le mamelon qui nous cache la deuxième ligne tenue par la troisième compagnie. Ses éléments ennemis stoppés se logent dans les buissons qui couvrent les bords des routes de Soupir et de Braze et ~~entrent~~ en lutte avec le groupe que commande Soul.

Après les fluctuations de la matinée la situation paraît être stabilisée. Je dois malheureusement déplorer la perte de Bourant pourvoyeur

14

au onzième groupe, qui, après le repli s'était installé avec le F.H. du douzième groupe. Atteint d'un éclat d'obus il a la mâchoire brisée. Emmené dans la grotte, pansé, il ne peut survivre malgré les soins que nous lui prodiguons et il meurt dans l'après midi. Ces pertes si cruellement ressenties ne diminuent pas trop notre potentiel de résistance.

Isolés, sans nouvelles des autres sections, encerclés effectivement sur trois faces, tout passage par la quatrième nous ^{était} interdit par l'ennemi posté au carrefour, nous continuons le combat, inquiets sur le sort de nos camarades. Le silence qui règne sur notre droite nous laisse supposer que le capitaine Gouot qui y occupait un point d'appui a été enfoncé! En avant de nous, sur la droite, des rafales de F.H., de plus en plus espacées, nous laissent entrevoir qu'un point d'appui doit tenir mais que les autres ont lâché. A notre gauche la violence du tir nous indique que le point d'appui de droite tient solidement. Ce qui nous inquiète ce sont ces éléments ennemis qui ont continué leur progression vers le bataillon. Vers neuf heures deux obus mards qui placent une ligne téléphonique en longeant le chemin et ont été sortis descendus par Gouot et Béron. Cette présence nous ennuie et nous nous demandons si la deuxième ligne constituée par la troisième

compagnie n'a pas été enfoncée et si nous ne sommes pas largement dépassés.

Vers dix heures, le sergent Alliot et l'Alpin Garnier progressant sur la route de Soupir se faufilent au milieu des ennemis dont ils ignorent la présence et, franchissant d'un bout le carrefour, parviennent jusqu'à nous. Porteurs d'un message pour l'aspirant Toulouse ils ont appris là-bas que nous résistions toujours et, voulant s'en assurer ils sont venus jusqu'à nous. Ils nous apprennent que le poste de Commandement de la compagnie a été enfoncé, que le capitaine Gonot deux fois blessé a été évacué, qu'à notre droite la deuxième compagnie a dû se replier et qu'on est sans nouvelles des points d'appui Balmas et Le Gaonach dont nous entendons encore de temps à autre un des F.H. qui tire. Je leur ~~donne~~ ^{donne} un rapport sur la situation de la section, sur ses besoins et ils s'en vont le porter au bataillon en franchissant à la course le champ de blé qui vers l'Ouest mène au bataillon. Le sergent Alliot passe sans encombre, mais l'Alpin Garnier touché une première fois se traîne encore quelques mètres pour être adossé sous nos yeux sans que nous puissions lui porter secours.

Aux dernières heures de la malnée, accourant aux appels de Font, je suis glacé par un spectacle surprenant. Venant de l'Ouest des hommes en chemises, les bras en l'air, refluent dans

notre direction. De nombreuses chenilles kakis entremises dans le groupe nous font penser qu'il s'agit des éléments de la 3^{ème} Compagnie qui luttaient derrière nous et qui ont du se rendre. Nous sommes attristés car une telle nouvelle nous affaiblit la certitude que nous sommes définitivement isolés et que s'en est fait de nous. Cependant à mesure qu'ils se rapprochent il me semble voir des pantalons verts et des bottes. Et bientôt la jumelle me fixe : les hommes qui viennent à nous sont des Allemands. Redoutant une surprise tout lâche une rafale sur la troupe qui se retire vers Toulouse, puis le plus lent nous font finalement aller se rendre à Toulouse. Il s'agit des éléments ennemis qui nous ^{ont} dépassés et qui, séparés de leurs renforts et isolés ont été obligés de se rendre. Voilà qui nous donne une ardeur nouvelle et rejette tous les valides à leur poste avec un moral plus solide.

Et le combat continue aussi violent, aussi acharné durant toute la journée. Mais l'ennemi étant au contact leur artillerie ne peut s'acharner sur nous. Comme nous sommes bien entérés leurs tirs d'infanterie sont inefficaces et nous n'avons plus aucune perte jusqu'au soir. De plus nos 75 nous aident efficacement et la précision de leur tir gêne considérablement l'adversaire et entrave ses mouvements. D'autre part les hommes se battent avec cœur, notamment Pache qui, toujours pris à parti par les armes automatiques allemandes, continue son tir sans se

laisser intimider

Vers vingt heures les tirs adverses cessent, des cris se succèdent et nous avons l'impression que l'ennemi s'en va. En effet, il se retire, et pendant quelques instants encore les abords de notre position retentissent de commandements. Puis, de temps à autre quelques bruits montent vers nous: cris des blessés, appels des brancardiers qui, jusqu'à la nuit, recherchent leurs camarades. Enfin, avec l'obscurité le calme tombe sur nous et nous enveloppe. Pas un bruit ne trouble le silence. Après l'effroyable tintamarre de la journée le recueillement extraordinaire de la nature a quelque chose d'inél. Seuls, dans le brouhaha des bruits attardés et des roulements de véhicules nous laissent supposer qu'il se prépare encore quelque chose. La nuit, douce et fraîche, file ses heures sans incident. Les hommes ^{sont restés} à leur poste éveillés et prêts.

Le lendemain, 6 juin, la journée débute exactement comme la précédente. Un violent tir d'artillerie profère sur le point d'appui une grande quantité d'obus, mais personne n'est atteint. La première vague d'assaut trouve tout le monde sur pied et la riposte ne se fait pas attendre. Sur la face Est la lutte est acharnée. Il ne reste plus qu'à défendre ce coin que Fache et Raymond appuyés sur leur droite par Duperron et Favre. Or l'ennemi ne renouvellera pas ses attaques, faisant porter tous ses

efforts sur l'autre face. La lutte dure toute la matinée. Mais cette fois l'ennemi a changé de tactique. Il lance contre nous de brèves attaques qu'il arrête sans trop insister ^{dès} qu'il sent une forte résistance. Et repliant ses éléments d'assaut il nous arrose d'obus. Puis il reprend l'attaque. Malgré cela la matinée se passe sans amener de changements. A quatorze heures un obus coupe l'arbre au pied duquel je me trouvais. Fortement commotionné je dois être emmené dans la grotte car je ne puis tenir droit. Le sergent-Gillet étant occupé au Nord avec le groupe de mitrailleuses c'est Pache qui assure le commandement à l'Est.

La lutte se poursuit, mais la pression ennemie se fait de plus en plus forte. Les attaques, de plus en plus violentes, amènent chaque fois des éléments allemands plus près de notre position. A dix-sept heures la situation est devenue tragique. Les Allemands réussissent à s'infiltrer jusqu'aux barbelés et les deux F.M ne peuvent enrayer leur avance. Profitant d'un tir d'artillerie Pache vient jusqu'à moi pour m'annoncer qu'il ne peut suffire et qu'il faut envisager la reddition. Il est prêt à se sacrifier pour ^{éviter} des pertes à ses camarades. Mais au moment où il regagne son poste il a la grande joie de voir arriver le

lieutenant Guilbert accompagné de quelques hommes. Sa joie est de courte durée car il découvre à l'intérieur de la position un Allemand qui a passé le barbelé et qui assiste Guilbert. Plus rapide que lui il hurle au lieutenant de se coucher, et devant l'Allemand il le tue d'une balle dans la tête. Et, pour mettre un terme à l'étonnement de Guilbert, il va en rampant chercher le casque de sa victime et le ramène comme preuve à conviction.

Cette arrivée providentielle, alliée au grand prestige de Guilbert remet tout le monde sur pied, et les fatigués, les abattus, les blessés même reprennent leurs armes et leurs postes. Guilbert, laissant quelques hommes avec nous, s'en va au bataillon chercher des ordres. Sa défense ainsi renforcée est beaucoup plus solide. Sa résistance s'est durcie. Et quant Guilbert revient à cinq heures nous faisons de l'ordre d'évacuation, rien d'extraordinaire ne s'est passé.

À la nuit tombante, l'attaque allemande ayant cessé, l'évacuation s'effectue normalement. Les blessés sont tous emportés, quelques uns faisant preuve d'un grand courage s'en vont seuls, tandis que d'autres aident même leurs camarades plus atteints. À notre grand regret nous

ne laissons sur le terrain ou dans la grotte que nos morts, le temps manquant pour les enterrer et notre faible effectif ne permettant pas de les emporter.

Tandis que je vais au P. C du bataillon prendre des ordres, les rescapés de la section conviennent les blessés jusqu'à Ostel où ils retrouvent les hanoardiens.

Le capitaine Gonot étant blessé et le lieutenant Palmas ayant disparu, le commandant Genesier me donne le commandement de la compagnie. Bien mince compagnie. Il ne reste à ma section que vingt hommes et le sergent-chef Gillet. La première section a toute entière disparu. Il reste deux hommes de la deuxième section et trois hommes de la troisième. Ajoutés aux vingt et un de ma section, et aux quatre de la section de commandement c'est trente hommes qui restent plus les mulâtiers.

Les mulets chargés, le feu mis au magasin nous faisons mouvement en direction de l'Orne ! Au milieu de la nuit nous faisons halte à la ferme de la Grand Pierre à quelques kilomètres à l'est de Vailly. A la fin de la nuit la deuxième section qui a pu se décrocher très tard vient nous rejoindre ce qui porte notre effectif à soixante trois hommes.

Nous traversons Vailly où un obus nous

cause encore des pertes : Copié blessé aux yeux, Manet fracture ouverte à la jambe, Demard main tranchée, Fave disparu. Puis nous rejoignons derrière l'Aisne les positions qui nous sont assignées. Viste arrivés d'une troupe harassée dont les membres espéraient, après une brillante résistance, un repos bien gagné et non la perspective d'une résistance sans lendemain sur un terrain moins favorable que celui qu'ils ont, dans des ~~de~~ emplacements esquissés et sans protection efficace.

Le dispositif employé sur l'Aisne s'étire sur près de quatre cents mètres, à partir del ~~de~~ écluse en direction de Frelot et Boves où la liaison doit être faite avec le 27^{me} B.C.A, liaison qui ne se fera d'ailleurs pas, les chasseurs ne se présentant pas. Il y a deux lignes, une entre le canal et l'Aisne ~~et l'Aisne~~ tenue par la deuxième section renforcée par les trois réserves de la troisième, position épouvantable car la rive Nord où verra l'ennemi est plus haute que la rive Sud où se tiennent nos hommes, et une autre à mi-coteau, au-dessus de la route, tenue par la quatrième section.

L'attaque allemande arrive avant que les installations soient terminées. La position occupée par la deuxième section est intenable, et, devant les pertes subies elle doit être évacuée. Les hommes, très émus par l'adjudant Bataillant qui se montre un chef,

superbe se reforment en avant de la route. La
lutte reprend et l'ennemi paraît stoppé

A dix-sept heures, ~~je~~ en essayant
de me rendre auprès du groupe de Duperré, je suis
blessé et je laisse le commandement de la compa-
gnie à l'adjudant Bataillant.

Pont évadé m'apprend la suite.
Le nuit les restes de la compagnie qui a encore
perdu à la quatrième section, Duperré, tué par é-
tats d'obus, fusionne avec le corps franc pour for-
mer un groupe placé sous les ordres du lieutenant
Guilbert.

La résistance se poursuit toute la jour-
née malgré les attaques incessantes de l'aviation.
Dans la nuit Guilbert, entendant craquer les
mitraillettes derrière lui et se sentant tourné
veut franchir le large pont ne pas se laisser enfer-
mer dans la soufrière. Il laisse Pont pour les
protéger. Et ce dernier tandis que ses camarades
patrouillent dans les bois s'en va toute la nuit
sur les ombres qui s'agitent sur les rives de
l'Oise.

Et dans l'obscurité c'est le drame
brutal : Guilbert est frappé alors qu'il entraîne
ses hommes et c'est la reddition des Alpines qui,
privés de leur chef ne résistent plus.

Pont toujours seul sent son FM inutili-
sable et au petit jour se dirige vers l'Oise
Il se heurte à deux Allemands qu'il abat
mais, surpris par un groupe plus important

il se rend.

Et s'en est fait de la 4^{ème} section.
En ce matin du 9 juin elle a complètement dis-
paru, tous ses hommes ayant été tués, blessés
ou faits prisonniers au poste où ils avaient été
placés, sans défaillance, bravement.

Si il me soit permis en terminant
ce court historique d'insister sur le fait
que les récompenses accordées aux hommes
de ma section l'ont été très faibles et de façon
insignifiante. J'estime que le sergent May-
ne et surtout les alpins Tache et Font
qui ont été durant les journées de combat
de vivants exemples d'abnégation et d'hé-
roïsme avaient bien mérité la médaille
militaire à la place de la citation à l'ordre
du corps d'armée qui leur fut accordée.

Morand le 20 juillet 1943

Musébet

